



Les rêves aquatiques de Jean-Marie Appriou
Le Monde, January 28, 2020
(author: Emmanuelle Jardonnet)
1/1

Le Monde

Les rêves aquatiques de Jean-Marie Appriou

Le jeune sculpteur déploie son univers aussi technique qu'onirique au Consortium de Dijon

EXPOSITION

De frêles astronautes des fonds marins arpentent l'espace d'un pas décidé, la tête dans des bulles de verre coloré, le corps recouvert de concrétions, coquillages ou crustacés. Qui sont-ils ? Les petits-frères de science-fiction de *L'homme qui marche* de Giacometti, de futuristes avatars de statuettes de l'Égypte ancienne immergés vingt mille lieues sous les mers ? L'exposition que le Consortium de Dijon consacre au sculpteur Jean-Marie Appriou offre une plongée dans son dernier corpus d'œuvres, soit une vingtaine de sculptures, bas-reliefs et gravures produits spécialement.

Intitulée « *Seabed* » (« fond marin »), il y est question d'un élément pas si commun dans la sculpture : l'eau. Univers liquide et fécond, source de la vie et de temps immémoriaux, l'élément lui inspire des visions à l'inquiétante étrangeté. Mais des visions solides, tactiles : les micro-récits qui se déploient au fil des salles racontent aussi sa manière d'appréhender la matérialité de l'eau.

Franck Gautherot, le directeur du Consortium et commissaire de l'exposition, a eu l'idée d'ouvrir l'événement par deux ta-

pisseries de Jean Lurçat. « *Stylistiquement, il y a des connexions. Et Lurçat, qui s'est affirmé à un moment où la tapisserie se fourvoyait avec des effets photographiques ultra-réalistes, s'est réapproprié la tapisserie de façon cavalière. Appriou aussi se réapproprie les savoir-faire, avec une approche un peu punk* », commente-t-il.

Inattendu, le rapprochement fonctionne. Dans les deux compositions (*Jubilation*, 1964, et *L'Espoir*, 1954), Lurçat convoque le cosmos et un bestiaire aquatique foisonnant. Des visions aux accents surréalistes qui donnent à voir l'unité des règnes minéral, végétal et animal. De son côté, Appriou offre, à Dijon, une sorte de vision pastorale en milieu aquatique, où l'humain et l'animal jouent aux vases communicants au-dessus et au-dessous de la frontière de mares, rivières ou mers.

Histoires d'eau

La surface de l'eau est une pellicule entre deux mondes. Des tentacules, une tête ou une queue de baleine se dressent hors de l'eau, tandis que des mains ou des pieds s'immergent. Les extrémités corporelles de chacun s'aventurent dans l'univers parallèle. Et révèlent le phénomène au cœur de la recherche de l'artiste : l'effet loupe.

Une vision pastorale en milieu aquatique où l'humain et l'animal jouent aux vases communicants

Les bras levés d'une femme agenouillée dans l'eau viennent faire écho aux cous de dinosaures qui se rafraîchissent au clair de lune. Sur l'eau se forment des ronds concentriques, alors qu'en dessous, le bas de son corps prend des proportions démesurées. Cet effet d'optique serait venu d'un souvenir d'enfance, les jambes de l'artiste de 33 ans dans l'eau, en Bretagne. Ici, le point de vue, qui offre à voir simultanément cette distorsion en trois dimensions et le monde sous-marin en panoramique, est imaginaire. Et comme l'eau perturbe la vision des corps immergés, toute notion d'époque et de temporalité se perd.

Par moments, l'homme et l'animal s'entremêlent : un personnage au visage énigmatique tient dans sa bouche ici une tête d'animal, là un tentacule. Dans un bas-

relief inspiré d'une gravure de William Blake, un homme à tête d'oiseau côtoie un hippocampe face au soleil. Plus loin, un Jonas, grandeur nature, s'extrait des entrailles d'un requin. Cette dernière pièce est l'une des trois spectaculaires sculptures en aluminium empruntées pour l'exposition. Les deux autres étant une Ophélie flottant sur son lit aquatique (émulation de la toile du peintre préraphaélite John Everett Millais), et une parcelle de champ de maïs d'où émergent les visages d'un homme et d'une femme entre les épis.

Faire le tour de ces sculptures laisse découvrir les coulisses de leur réalisation. Derrière la virtuosité, l'artiste ne cache ni les traces du travail charnel de la matière ni les résidus des processus du moulage. L'imaginaire, enfantin, comme les expérimentations techniques jamais ne s'alourdissent d'un « esprit de sérieux », relève le commissaire, « *mais tout est fait sérieusement* ». Entre inventions plastiques et poétiques, les histoires d'eau de Jean-Marie Appriou le confirment. ■

EMMANUELLE JARDONNET

« *Seabed* », jusqu'au 1^{er} mars au Consortium, 37, rue de Longvic, Dijon (Côte-d'Or).